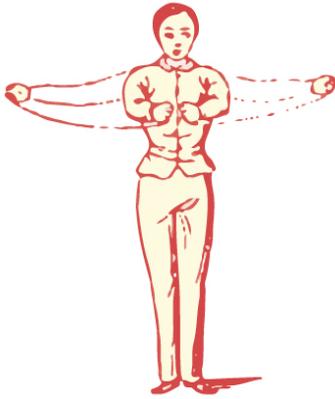


Représenter l'irreprésentable ?

Frank Rollier



De l'interdit biblique de la représentation à l'impossible à regarder

Freud a soutenu que « la religion qui a commencé par l'interdiction de se faire une image de Dieu se développe toujours plus au cours des siècles dans le sens d'une religion des renoncements aux pulsions ¹ ». Établissant un lien entre interdit de la représentation et pulsions, il fait de l'interdit de l'image le temps premier des refoulements pulsionnels imposés par la religion mosaïque.

Trois remarques :

Freud parle de « l'interdiction de se faire une image de Dieu », alors que le texte biblique n'évoque jamais qu'une telle image puisse exister. Le premier des dix commandements n'interdit pas de « se faire une image », mais d'avoir « d'autres dieux en face de soi ² ».

Puis, il prescrit de ne faire « ni sculpture, ni toute image de ce qui est dans les cieux en haut, sur la terre en bas ou de ce qui est dans les eaux sous la terre ³ » « et de se prosterner devant elles ». En parlant de l'interdit de *se faire* une image, Freud en pointe le ressort pulsionnel, ce que Lacan éclaire lorsque, à propos de la pulsion scopique, il énonce que « ce dont il s'agit [...], c'est de se faire voir », précisant que « l'activité de la pulsion se concentre dans ce « *se faire* ⁴ ».

Cet interdit est immédiatement suivi d'une restriction quant à l'usage du nom de Yahvé, puis des huit autres « commandements », eux-mêmes suivis d'un interdit concernant l'architecture de l'autel dédié à Yahvé, où il ne faudra pas que l'on accède par des marches, afin que Moïse ne « découvre pas son sexe ». Ce qui est ici proscrit, c'est le couple exhibitionnisme-voyeurisme et que le prêtre [Moïse] ne devienne un objet de désir sexuel. Freud a rappelé que la *pudeur* constitue la force opposée à ces perversions ⁵.

L'interdit de « *se faire* des images » sera logiquement suivi de nombreuses transgressions, l'adoration du veau d'or, puis celle de divinités babyloniennes ⁶. La pulsion fait retour et, comme Freud le notait, « les tentations, on le sait, ne font que croître dans le renoncement continu ⁷ ». Plus le surmoi interdit et plus ça pousse à jouir.

Freud situe cet interdit comme fondateur de la religion monothéiste née à Thèbes, sans se référer à la Genèse : c'est là le mythe fondateur qu'il propose. Or, plusieurs moments clés de la Genèse, mettant en jeu la pulsion scopique et ses ravages, précèdent et annoncent cet interdit :

¹ Freud S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1938), Paris, Gallimard, 1986, p. 219.

² Traduction La Pléiade.

³ Traduction Chouraqui.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1963-1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1973, p. 177.

⁵ Cf. Freud S., *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1974, p. 56.

⁶ Au nombre de vingt-cinq.

⁷ Freud S., *Malaise dans la civilisation* (1929), Paris, PUF, 1983, p. 83.

- Au jardin d'Éden, Ève est attirée par l'arbre interdit devenu « appétissant pour les yeux » et dont le fruit « dessillera les yeux » (Genèse 3, 6-7), ouvrant sur la découverte de la différence des sexes et la perte de l'immortalité. C'est par le regard que l'objet est convoité, mais la chute est au rendez-vous de la pulsion. Adam et Ève se cachent, mettant un voile entre leur nudité et le regard de l'Autre divin.
- Le regard incestueux porté par le fils de Noé sur son père endormi et nu conduit ses frères à recouvrir sa nudité (Genèse 9, 22).
- Au « buisson ardent » (Exode 3, 2), le messenger de Yahvé « se fait voir » à Moïse dans une flamme de feu qui fait signe de la présence divine, mais elle n'est pas la Présence elle-même. Cette « apparition » introduit à la délimitation d'un espace sacré, qui rend nécessaire l'interposition d'un voile entre l'homme et son Dieu : Moïse se « voile la face, frémissant de regarder l'Elohim ».

Dans ces trois épisodes, le voile entre en fonction ; il cache et, comme le note J.-A. Miller, il « permet en même temps que sur lui se projette, s'imagine, se peigne, donc vient à être, une absence ⁸ ».

Le texte biblique nous conduit en fait de l'énoncé d'interdits à celui de l'impossibilité de se faire une image d'un réel irréprésentable. C'est ce dont Freud fait état, sans le commenter, lorsqu'il écrit que la religion mosaïque fait « obligation d'adorer un dieu que l'on ne peut voir ⁹ ».

La seule fois où il est explicitement question dans le texte biblique de « voir Dieu » se situe lorsque Yahvé dit à Moïse : « tu ne pourras pas voir mes faces, l'humain ne peut pas me voir et vivre » (Exode 33, 20). Il ne s'agit plus ici d'un interdit de voir ou représenter Dieu, mais de l'énoncé d'un impossible. Ce passage est un saut, qui se fait par le chemin de l'angoisse : immédiatement après avoir reçu les dix commandements, le son du shofar retentit et le peuple frémit (Exode 20, 20).

En quoi cet interdit serait-il donc un « commencement », comme l'écrit Freud ? Il en est un, car il libère le champ de la parole. S'il est impossible de figurer Dieu, de représenter ce qui ne peut pas l'être, ce qui échappe au regard et à toute prise, alors, ce qu'il s'agira de garder, c'est l'alliance qui passe par une parole et se soutient de la pulsion invocante : « entendez ma voix, gardez mon pacte », dit Yahvé au peuple élu à l'approche du Sinaï (Exode 19, 5). Lacan a souligné qu'il s'agit d'« un Dieu avec qui on parle, un Dieu qui vous demande quelque chose ¹⁰ » et il ajoute que « l'élimination de la fonction de l'imaginaire » est au « principe de la relation au symbolique [...] c'est-à-dire, pour tout dire, à la parole ¹¹ ». Il notera aussi qu'« un certain pacte peut être établi au-delà de toute image » ce qui est « un des éléments les plus essentiels du ressort des Noms-du-Père ¹² ».

Ce que la Bible prescrit est le renoncement à la pulsion et plus précisément au regard, pour passer un pacte de parole. C'est ce même chemin qui a ouvert à la praxis analytique, à ceci près que la psychanalyse n'est pas faite « pour guérir les hommes, c'est-à-dire pour qu'ils ne s'aperçoivent pas de ce qui ne va pas ¹³ » comme le dit Lacan de la religion.

⁸ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Silet » (1994-1995), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 14 juin 1995, inédit.

⁹ Freud S., *L'homme Moïse...*, op. cit., p. 211.

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse* (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2004, p. 96.

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique* (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1986, p. 98-99.

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts...*, op. cit., p. 103.

¹³ Lacan J., *Le triomphe de la religion* (1974), Paris, Seuil, 2005, p. 87.

Adorables icônes

Hors de l'aire d'influence judaïque et bien avant l'avènement du christianisme, Platon faisait l'apologie des idées, en les opposant aux images. Bernard-Henri Lévy, dans son exposition sur « Les aventures de la vérité », avançait que Platon « abaisse l'art, la peinture en particulier, au bénéfice de la dialectique [...] D'un côté les amants de la vérité [...] de l'autre les faiseurs d'illusions ¹⁴ ». B.-H. Lévy y voit la source du « fond iconoclaste sur lequel s'est construit l'ensemble du christianisme ¹⁵ » et il évoque les anathèmes de Clément d'Alexandrie contre les œuvres d'art, auxquelles il prêtait le pouvoir d'exciter la lubricité. Ces iconoclastes se référaient en fait aux Évangiles, où il est écrit que « personne n'a jamais vu Dieu » (Jean 1,18), en déduisant logiquement l'impossibilité de représenter Dieu et l'homme qui est fait à son image.

C'est à partir de l'affirmation du dogme de l'incarnation, selon lequel la parole de Dieu s'est incarnée en Jésus Christ (Jean 1,14), que le mouvement va s'inverser et les iconophiles s'affirmer.

À suivre B.-H. Lévy, l'invention, au IV^e siècle, du personnage de sainte Véronique, absente des Évangiles, a changé l'histoire de la peinture. Lors de sa montée au Golgotha, elle tend son voile à Jésus qui s'essuie avec et le lui rend, l'image de son visage y étant imprimée ¹⁶. La représentation de cette scène de légende fut pour B.-H. Lévy « le fruit d'un coup d'État des peintres ¹⁷ ». L'interdit monothéiste ainsi aménagé, il faudra désormais compter avec les artistes.



Hans Memling

Refusant de faire la distinction entre une idole, qui est une pure illusion des sens, et une icône qui, elle, est le signe de l'incarnation, les iconoclastes ont accusé les peintres d'idolâtrie. « Si

¹⁴ Lévy B.-H., *Les aventures de la vérité*, Fondation Maeght-Grasset, 2013, p. 14.

¹⁵ *Ibid.*, p. 15.

¹⁶ L'étymologie populaire a rapproché le nom de Véronique du latin *vera icon*, soit l'image vraie.

¹⁷ Lévy B.-H., *op. cit.*, p. 22.

nous fabriquons une image du Dieu invisible – commente Saint Jean Damascène – sans nul doute commettrions-nous une faute, mais c’est du Dieu fait chair, que nous fabriquons une image ». Le 2^e Concile de Nicée en 787, tranche en faveur de la nécessité de vénérer à travers les images ce qu’elles représentent, soit le Verbe incarné. Un artiste contemporain, créateur de mises en scène fort peu pieuses, Roméo Castellucci, prend l’exact contre-pied des iconophiles. Là où ceux-ci voient la présence réelle de Dieu, il énonce que c’est « l’absence de Dieu [qui] nous permet d’inventer les images ¹⁸ ».

L’icône est une image du corps imprégnée par le signifiant, le plus souvent un visage qui doit être représenté tel qu’il s’est manifesté dans sa chair, hors toute fantaisie artistique. Pour Lacan, la fonction des icônes est « de nous tenir sous leur regard [...]. Ce qui fait la valeur de l’icône, c’est que le dieu qu’elle représente lui aussi la regarde. Elle est censée plaire à Dieu ¹⁹ », éveiller son désir.

L’icône acquiert les pouvoirs de celui qu’elle représente : elle protège, chasse les démons, guérit. De Constantinople à Kiev, puis à Moscou, les icônes fleurissent. En Russie est inventée l’*iconostase*, ce mur formé de plusieurs rangs d’icônes, qui dans l’église sépare le monde visible du monde invisible. L’art de la peinture d’icônes culmine au XIV^e siècle avec le grec Théophane et son élève russe Andreï Roublev, moine et peintre (cf. le film éponyme de Tarkovski).



Le Sauveur, A. Roublev

Culte des images, mais aussi des statues, sans qu’elles aient le même pouvoir d’incarnation que les icônes. Lacan dénonce « le côté enragé de ces êtres dits humains à fabriquer leurs propres statues [...] C’est à bénir les religions qui ont interdit cette obscénité ²⁰ » et il note que « la pensée iconoclaste elle-même sauve encore ceci, qu’il y a un dieu qui n’aime pas ça. C’est bien le seul ²¹ » !

Aujourd’hui, l’adoration de l’apparence du corps humain, que soulignait Lacan ²², prend une forme nouvelle : avec la montée du surmoi et de l’*ego*, chacun peut prétendre devenir une *self-icône* qu’il est impatient d’offrir au regard de ses semblables, assortie d’un tweet riquiqui. Lacan, d’une lucidité visionnaire, en mesurait les effets politiques, lorsqu’en 1947 il notait

¹⁸ Castellucci R., Interview à France Musique le 14 janvier 2017.

¹⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts...*, op. cit., p. 103.

²⁰ Lacan J., « Des religions et du réel », *La Cause du désir*, n° 90, juin 2015, p. 14.

²¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts...*, op. cit., p. 103.

²² Lacan J., « Conférences nord-américaine au MIT », *Scilicet* 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 54.

que « le développement qui va croître en ce siècle des moyens d’agir sur le psychisme, un maniement concerté des images et des passions [...] seront l’occasion de nouveaux abus du pouvoir²³ ». Des collégiens témoignent des harcèlements dont ils peuvent être l’objet par le biais de photos ou de vidéos qui violent l’intimité, et notre quotidien de *parlêtre* connecté en porte aussi toujours plus de traces. Marie-Hélène Brousse notait que « la présence de l’image n’a jamais été aussi forte dans le concert du discours du maître. Avec quelles conséquences ? Il y a un culte de la personnalité pour chacun. Toujours une image de corps à côté du nom²⁴ ».

Que recouvre l’image ?

Le mot image vient du latin *imago* qui désignait à Rome un portrait d’ancêtre ou un masque mortuaire placé dans l’*atrium*. L’image renvoie à une absence, qu’elle nie en tentant de la remplacer par une trace qui résisterait au temps. On pense au fameux tableau que Pline l’Ancien tenait pour fondateur de la peinture²⁵ : il représente une femme penchée au-dessus de la tête de son amoureux qui la quitte, dessinant la ligne tracée par l’ombre de ses cheveux sur le mur. En pleine révolution française, Joseph-Benoît Suvée présente une version moderne du mythe avec une toile intitulée « L’invention de l’art du dessin ». Pour Pascal Quignard, cette femme qui se mue en artiste lorsque son amant la quitte, est atteinte de *desiderium*²⁶. L’image se forme donc sur fond d’absence, de manque, de désir.



Est-ce le cas pour l’image du corps ? Lacan nous a enseigné que le corps « c’est un trou. Et puis au dehors, il y a l’image.²⁷ ». Dans le miroir surgit l’image du corps qui « comblera le manque symbolique de la castration²⁸ ». Cette « matrice symbolique²⁹ » à laquelle le sujet va s’identifier lui donnera ce qui sera son moi. Un moi qui repose donc sur une image et sur la

²³ Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre » (1947), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 120.

²⁴ Brousse M.-H., Séminaire *Identity Politics avec Lacan*, Radio Lacan, épisode 6, 12 avril 16.

²⁵ Pline l’Ancien, « Histoire naturelle », livre XXXV, Firmin-Didot, imprimeurs de l’Institut de France, Paris, 1877, Tome II, p. 487. Bibliothèque Numérique de la BNF.

²⁶ Quignard P., *Sur l’image qui manque à nos jours*, Arléa, Paris, 2014, p. 13.

²⁷ Lacan J., *Le phénomène lacanien* (1974), Cahiers cliniques de Nice, n° 1, juin 1998, p. 23.

²⁸ Miller J.-A., « L’orientation lacanienne. Silet », *op. cit.*, cours du 14 juin 1995.

²⁹ Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » (1949), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 94.

parole de l'Autre qui la nomme, avec ce que cela comporte d'illusion de totalité et d'unité. Au départ, il y a le manque induit par la castration, par la rencontre que fait le sujet avec le signifiant et c'est sur ce manque que se construit l'image du corps. Aussi Lacan énoncera-t-il que « les images sont trompeuses », qu'elles sont « toujours creuses ³⁰ ».

Que l'image recouvre un manque et fonctionne donc comme voile est illustré par P. Quignard ³¹, lorsqu'il évoque des fresques grecques qui représentent l'instant d'avant l'acte : le plongeur de Paestum en train de chuter ou Médée juste avant de passer à l'acte ³². Ce thème classique se retrouve dans un film contemporain, *Melancholia*, de Lars Von Tiers, qui nous fait vivre les derniers moments de quelques humains attendant le choc annoncé de la Terre avec un astéroïde qui va la détruire.



P. Quignard note qu'« une image manque à la source – personne n'a pu assister à la scène sexuelle dont il résulte. Une image manque à la fin : personne, vivant, n'assistera à sa mort » et il se demande « comment une image tue le réel ? ³³ » Nous dirions plutôt que l'image habille le réel, elle voile un trou qu'elle tente de rendre supportable en lui donnant du sens.

Ce qui fait trou dans le réel, c'est qu'*il n'y a pas de rapport sexuel* qui puisse s'écrire. À la place, commente J.-A. Miller, « il y a pléthore : images qui leurrent et qui enchantent, discours qui prescrivent ce que ce rapport doit être. Ce ne sont que des semblants ³⁴ ».

Arnold Schnitzler, viennois et contemporain de Freud, a réalisé une version théâtrale de cette impossible écriture et des semblants qui en tiennent lieu, dans des saynètes réunies sous le titre de *La ronde*. Des personnages de classes sociales différentes – une prostituée, un soldat, une femme mariée, un noble, etc. se rencontrent le temps de se séduire et de passer à l'acte sexuel, pour aussitôt se quitter, un clair-obscur permettant alors à chaque acteur d'endosser le rôle d'un nouveau personnage qui va à son tour rentrer dans la ronde, tantôt joyeuse, tantôt morose.

La pièce, qui date de 1903, sera aussitôt censurée. À l'inverse de la pornographie qui prétend tout montrer en éliminant la parole, les saynètes de Schnitzler sont bavardes et jouent avec les limites du représentable.

La Shoah est sans image

L'histoire du XX^e siècle est quant à elle marquée par une image manquante, celle des chambres à gaz d'Auschwitz, ce qui nourrit la thèse du triomphe contemporain de l'image, construit sur cette absence, sur ce trou.

³⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique...*, *op. cit.*, p. 231.

³¹ Quignard P., *Sur l'image qui manque à nos jours*, Arléa, Paris, 2014, p. 12.

³² *Médée méditante*, Maison des Dioscures, Pompéi.

³³ Quignard P., *op. cit.*, p. 8.

³⁴ Miller J.-A., 4^e de couverture, Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *ou pire* (1971-1972), Paris, Seuil, 2011, coll. Champ Freudien.

Gérard Wajcman a beaucoup insisté sur le fait que « la Shoah fut et demeure sans image [...] une chose sans regard ³⁵ » et qu'il est essentiel de maintenir ce qui fait la singularité de cette extermination d'humains, à savoir la volonté d'effacer toutes traces, en particulier les images, mais aussi les noms. G. Wajcman est rentré dans une dispute mémorable avec Georges Didi-Huberman qui, dans un livre intitulé *Images malgré tout*, présente ce qu'il appelle « quatre réfutations arrachées à un monde que les nazis voulaient sans mots et sans images ³⁶ ». Il s'agit d'« images arrachées à un fond d'impossible ³⁷ » qui, selon lui, constituent un « acte de résistance », et sont les véritables « survivantes ³⁸ », que des membres des *Sonderkommandos* ont réussi à faire sortir du camp. G. Wajcman a fait une critique au vitriol de l'essai de G. Didi-Huberman, parlant de « promotion de l'imagination », de « fétichisation religieuse de l'image » et de « refus de l'idée que quelque chose serait là irréprésentable ». Sa position est que l'éthique disparaît là même où apparaît l'image ³⁹ et que « toute image de l'horreur est un voile de l'horreur ⁴⁰ ». G. Didi-Huberman lui a répliqué que ces quatre photos étaient « des *images-déchirures* et non des images-voiles ⁴¹ ». À l'appui de sa thèse, il cite la lecture que Lacan fait du *rêve de l'injection faite à Irma*, lorsqu'il parle du « surgissement de l'image terrifiante, angoissante, de cette vraie tête de méduse ». Lacan note que cette image « résume ce que nous pouvons appeler la révélation du réel dans ce qu'il a de moins pénétrable ⁴² ». G. Didi-Huberman avance qu'ici image et réel cessent de s'opposer, alors que G. Wajcman soutient que la mémoire de la Shoah doit être, comme la Shoah elle-même, « la production d'un Irreprésentable ⁴³ ». G. Wajcman a aussi produit une œuvre qui est l'antithèse de l'ouvrage de G. Didi-Huberman. Là où celui-ci choisit de montrer des « images malgré tout », G. Wajcman, dans un roman intitulé *L'interdit*, met en scène l'impossible à dire et à représenter, sous la forme de pages blanches, agrémentées exclusivement de notes de bas de page.

La place vide du sujet

Dans son dernier enseignement, Lacan soutient que l'homme n'a pas d'idée ni de représentation de son corps jusqu'à ce qu'il le recouvre par une image ⁴⁴. Auparavant, cette dimension de l'irreprésentable était liée à la place de ce que Lacan a nommé le sujet de l'inconscient, qui se situe entre irreprésentable et pléthore de représentations. Nous parlons souvent de *sujet* pour parler d'une personne (ce qui renvoie au masque), d'un individu (un être qui ne se laisse pas diviser) ou d'un patient (un qui souffre), alors que, en logique, nous devrions en garder l'usage pour parler d'une fonction. J.-A. Miller rappelait en effet à Rio que le sujet relève pour Lacan d'une logique pure, car il est une hypothèse : le sujet est supposé au signifiant et « cette supposition, c'est l'inconscient même ⁴⁵ ». À la fin de son enseignement, Lacan laissera le *sujet de l'inconscient* pour faire place à *l'Homme* qui, lui, a un corps, un corps avec lequel il parle.

³⁵ Wajcman G., *L'objet du siècle*, Lagrasse, Verdier, 1998, p. 239 & 247.

³⁶ Didi-Huberman G., « Images malgré tout », Paris, Les Éditions de Minuit, 2003, p. 31.

³⁷ *Ibid.*, p. 133.

³⁸ *Ibid.*, p. 63.

³⁹ *Ibid.*, p. 198.

⁴⁰ Wajcman G., « De la croyance photographique », *Les Temps Modernes*, n° 613, 2001, p. 67-68.

⁴¹ Didi-Huberman G., *Images malgré tout*, *op. cit.*, p. 105.

⁴² Lacan J., *Le Séminaire*, livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1978, p. 196 & 209.

⁴³ Wajcman G., *L'objet du siècle*, *op. cit.*, p. 244.

⁴⁴ Cf. Laurent É., *L'envers de la biopolitique, Une écriture pour la jouissance*, Navarin, Le Champ Freudien, 2016, p. 94-99.

⁴⁵ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'être et l'Un » (2010-2011), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 16 mars 2011, inédit.

« Un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ⁴⁶ » énonçait Lacan. Le sujet est donc « effet du signifiant ⁴⁷ », qui se produit dès lors que *l'infans* s'aliène aux signifiants de l'Autre. Ce temps de l'aliénation produit un effet de sujet, qui est d'abord une perte car il y a nécessairement du signifiant refoulé. Aussi, le sujet qui résulte de cette opération apparaîtra-t-il « d'un côté comme sens, produit par le signifiant », mais d'un autre côté « comme aphanisis ⁴⁸ », comme « *je ne suis pas* ⁴⁹ », ce qui renvoie à cette partie perdue. Ce versant réel du sujet, c'est le sujet *divisé* dont le savoir vacille, le sujet *barré* qui est le « seul où accède notre expérience ⁵⁰ ».

Sur le versant du sens, un sujet est supposé au signifiant, donc au savoir inconscient ; mais celui-ci est centré par un trou, que Freud nomme *Urverdrängung*, le refoulement originaire, ce lieu irréprésentable que désigne aussi l'ombilic du rêve. Autour de ce trou irréductible que la jouissance vient obturer, l'inconscient brode du sens sexuel.

L'impossible à voir, le sans image et sans nom dont parle la Bible, n'est autre que la place vide du sujet, pure coupure entre deux signifiants. Lacan souligne que c'est justement « pour le creux que l'image laisse vide » que l'homme est intéressant, ce vide dans lequel s'avance la puissance de Dieu ⁵¹.

À partir de cette place vide qui le constitue, le sujet est donc *représenté* par des signifiants, qui peuvent être des images. Images et sens sont des semblants qui recouvrent la coupure. Qui plus est, c'est à partir de sa division que le sujet va prendre appui sur le fantasme ($\$ \diamond a$) et qu'il pourra se soutenir comme désirant. Lacan précise que c'est en tant qu'il est barré et « apparaît [...] comme *pas un* », qu'au niveau du désir le sujet « se compte ⁵² ». Il a repris à son compte cette dimension du sujet désirant en énonçant : « Ce qu'il a dit Freud, l'affreud, c'est qu'il n'y a pas de su-je. Rien ne supporte le su-je. Autrement dit, au jeu du je se substitue – c'est ce que je tente d'énoncer aujourd'hui – le bafouille-à-je ⁵³ ».

Amoureux d'une image

L'impossible écriture du rapport sexuel n'exclut pas la contingence de l'amour ; pour le meilleur et pour le pire, le discours amoureux peut faire suppléance. « L'amour est un phénomène qui se passe au niveau de l'imaginaire [...] rouvre la porte, – comme l'écrit Freud, [...] – à la perfection ⁵⁴ ». L'image y tient une place considérable, comme le montre le fait de tomber *amoureux de l'image* d'un semblable, le *love at first sight*.

C'est la définition que Lacan donne du coup de foudre, lorsqu'il parle de la passion de Werther saisi par le « spectacle le plus ravissant ⁵⁵ » qu'il ait vu de sa vie : M^{lle} Charlotte distribuant des morceaux de pain bis à chacun de ses six frères et sœurs. Aussitôt, il lui fit « un compliment insignifiant » et « son âme toute entière s'attachait à sa figure, à sa voix, à son maintien ». Il tombe amoureux d'une image maternelle, avant même que le désir ne s'éveille, que son « âme » ne soit « attirée sur ses lèvres si vivantes, sur ses joues si fraîches et

⁴⁶ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir » (1960), *Écrits*, op. cit., p. 819.

⁴⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts...*, op. cit., p. 188.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 191.

⁴⁹ Lacan J., « la vérité de l'aliénation ne se montre que dans la partie perdue qui n'est autre que le *je ne suis pas* ». *Le Séminaire*, livre XIV, « Logique du fantasme », leçon du 11 janvier 1967, inédit.

⁵⁰ Lacan J. *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse...*, op. cit., p. 135.

⁵¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique...*, op. cit., p. 231.

⁵² Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation* (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien éd., coll. Champ Freudien, 2013, p. 483.

⁵³ Lacan J., Conclusion des Journées d'étude de l'EFPP à Lille - Lettres de l'EFPP, n° 22, p. 501.

⁵⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les Écrits techniques de Freud* (1953-1954), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ freudien, 1975, p. 162.

⁵⁵ Goethe, *Les souffrances du jeune Werther*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1976, p. 18 & 20.

animées », et bien avant qu'ils ne se parlent ; à ce moment-là, il n'entendait d'ailleurs pas « les mots qu'elle employait ». Le coup de foudre est sans parole, seule compte l'image. Lacan parle à ce propos de « coïncidence de l'objet avec l'image fondamentale pour le héros de Goethe [qui] est ce qui déclenche son attachement mortel ⁵⁶ ». En effet, la pulsion de mort infiltre cet amour qui est voué à l'échec ; Charlotte épousera un homme du même rang social qu'elle, et le héros finira par se suicider.

Dans le coup de foudre, l'Idéal du moi, qui implique « l'autre en tant que parlant » est situé au niveau du moi idéal. C'est là, note Lacan, que peut se produire la « captation narcissique ». Et pour Werther, l'image de Charlotte nourrissant des enfants « tombe pile dans [son imago] narcissique ⁵⁷ ». « C'est ça, l'amour », ponctue Lacan. « C'est son propre moi qu'on aime dans l'amour, son propre moi réalisé au niveau imaginaire ⁵⁸ ». Dans cette version de l'amour, l'amour narcissique, l'image est « parfaitement satisfaisante ⁵⁹ ».

⁵⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les Écrits techniques...*, *op. cit.*, p. 163.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 311.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 163.

⁵⁹ *Ibid.*